incapable de le dire, par manie pour occuper ses loisirs, et surtout pour éloigner de sa demeure les paysans qui avaient la naïveté de le croire investi d'un pouvoir surnaturelle et le craignaient comme un démon.

Son caractère sauvage, qui lui faisait fuir la société de ses semblables, lui avait inspiré ce moyen dicté également par une avarice sordide.

La visite minutieuse de toutes les parties de cette chambre n'amena aucune découverte. On parcourut successivement les autres du rez-de-chaussée au grenier, mais on eut beau fouiller les coins les plus secrets, toutes recherches demeura infructueuse.

—C'est vraiment extraordinaire, dit le procureur en se tournant vers le juge d'instruction ; jamais, depuis vingt ans que je suis magistrat, je n'ai eu à m'occuper d'une affaire semblable. Ce crime commis de sang froid sans désordre, ne laissant aucune trace révélatrice, inexpliqué jusque dans son objet, voilà qui ne sera pas facile à éclaicir !

Et se tournant vers le brigadier :

—Vous m'aviez dit, n'est-ce pas, que deux hommes du pays revenant l'autre soir de leur travail, avaient entendu du bruit du côté de la Maison des Quatre-As. Où sont-ils, ces hommes ?

—Mais, Monsieur le procureur, ils demeurent à deux pas d'ici ; si M. le juge d'instruction le désire, il pourra les interroger !

—C'est bien !

Quelques instants plus tard, les magistrats, ayant terminé leur perquisition, procédaient à l'interrogatoire, sans portée d'ailleurs, de Jean et de Mathurin, ils ne connurent qu'un détail nouveau, l'heure approximative du crime.

Lorsqu'ils furent partis, les habitants de Blaville, dont le caractère était un peu frondeur, ne manquèreut pas de commenter à leur façon l'échec de leur démarche. Ils avaient compté sur eux pour débrouiller la trame de cette existence mystérieuse qui venait de se dénouer si tragiquement.

Leur attente était déçue ; aussi gardaient-ils contre l'autorité quelque secrète rancune.

. . . . . .

Le soir, ceux qui poussés par la curiosité s'aventurèrent du côté de la falaise, furent tout étonnés d'apercevoir encore la masse noire de la Maison des Quatres-As s'éclairer par instants de lueurs étranges. Des feux éclataient dans l'obscurité de la nuit, projetant sur le ciel un reflet d'incendie.

Sous cette lumière sinistre, les nuages prenaient des formes fantastiques de gnômes grimaçantes et semblaient des groupes de démons en furie dansant, sur la "baie du Cormoran", une sarabande infernale.

Et devant ce spectacle, une immense frayeur s'empara de tous les esprits superstitieux, où s'affirmait de plus en plus la conviction absolue, que le diable avait élu domicile parmi eux.

CHAPITRE III

UN DRAME DE FAMILLE

Maurice Latour était un jeune homme d'une trentaine d'années environ. Grand, découplé, les épaules carrées aux muscles saillants, la poitrine large et bombée, il donnait l'impression d'un mâle vigoureux, taillé pour la lute et les exercices du corps.

Son visage d'une beauté sombre empruntait à son teint basané, à ses cheveux d'ébènes ramenés sur ces tempes en mèches plates et luisantes, à ses sourcils formant au-dessus des yeux une ligne droite et continue, ainsi qu'à la prohéminence exagéré de ses maxilaires, une expression de dureté sauvages.

Son nez, aux ailes ouvertes et mobiles, ses lèvres charnues qu'ombragaient une moustache épaisse, laissaient deviner un tempérament sensuel et des appétits grossiers.

Néanmoins une grande douceur de parole, le charme d'un regard enveloppant, et jusqu'à certains gestes callin corrigeaient la brutalité du sa nature, créant en lui des oppositions de caractère que pouvait seul expliquer le mélange des deux sangs dont il était issu.

Son père était originaire des îles Hawaï où il avait exercé la profession de marchand d'esclaves, profession vile et méprisable qui avait développé ses instincts barbares et attrophié complètement son sens moral.

Après avoir amassé une assez belle fortune, il était venu se fixer en France, s'était fait passer pour colon et avait épousé la sœur de M. Marais, femme bonne et vertueuse que la cupidité de son frère avait sacrifiée en la poussant au mariage. L'union n'avait pas été heureuse. Le père était mort deux ans après, au cours d'un voyage dans son pays, et la mère avait succombé en donnant le jour à son fils qui restait restait seul au monde, abandonné à la tutelle de son oncle.

Maurice avait grandi au milieu d'une indifférence complète, privé de l'affection maternelle qui protège l'enfant contre les premiers heurts de la vie. Ses défauts avaient poussé, comme des herbes mauvaises, dans cette âme inculte dont personne ne prenait soin.

En effet, pour se débarrasser de lui, M. Marais l'avait mis de bonne heure au collège ; puis, ses études terminées, il l'en avait retiré pour le faire entrer comme clerc dans une étude de notaire à Caen.

Au collège, Maurice s'était montré indicipliné et paresseux et ses maîtres n'avaient pu vaincre son indolence non plus que son entêtement ; aussi bien ses camarades avaient-ils souffert de sa violence.

Une fois lancé dans le monde, livré à lui-même, il s'abandonna de plus en plus à l'entraînement de ses passions, n'ayant d'autre but que le plaisir et l'assouvissement de ses besoins impérieux, bien décidé à renverser, dans cette lutte où les forts doivent toujours triompher, tout ce qui s'opposerait à la réalisation de ses projets.

A vingt ans, c'était un de ces êtres sceptiques et corrompus pour qui rien n'existe, ni famille, ni patrie, ni religion, qui s'en vont dans la vie sans autre précaution que celle de jouir, et n'hésitent pas, lorsqu'un homme se met en travers de leur route, à le supprimer comme un chien.

Durant ses deux années de cléricature, son existence fut celle d'un libertin. Il passait la plupart de son temps dans les lieux de débauche, en compagnie de jeunes gens riches qui l'entraînaient en des dépenses exagérées. Souvent même il restait des nuits entières dans les tripots.

La modeste pension, que lui mesurait la ladrerie de son oncle, ne suffisant pas à combler le trou creusé par son inconduite, il se vit forcé de contracter des dettes.

Comme une nuée d'oiseaux de proie les usuriers s'abattirent sur lui, il signa des billets, ne put les payer à l'échéance, et finalement, déshonoré, traqué par tous ses créanciers, il se sauva un beau jour de son étude dans le plus complet dénûment.

Le soir même il partit pour Caen, pour se rendre à Blaville, où le père Marais venait de s'installer.

Il lui exposa sa situation précaire, lui avoua son intention de quitter la France où la vie devenait de plus en plus difficile, pour aller en Amérique augmenter sa fortune. Il avais atteint sa vingt-et-unième année. Son oncle lui devait des comptes de tutelle, le moment était arrivé pour lui de les réclamer. Une longue discussion s'éleva entre les deux hommes.

Après s'être fait longtemps tirer l'oreille le vieux Grigou consentit à lui remettre une somme représentant à peu près la moitié de la fortune qui lui revenait. Il n'avait pas encore, prétendait-il, réalisé toutes les valeurs de la succession ; des immeubles restaient à vendre, il fallait pour cela de longues formalités ; plus tard on verrait ; en attendant cette accompte suffisait largement.

Le jeune homme était pressé d'en finir ; il accepta. Le lendemain, il s'embarquait pour New-York.

Pendant les neuf années qu'il vécut au nouveau-monde, il exerça successivement toutes sortes de métiers, tantôt portefaix, tantôt homme d'affaires, incapable de s'arrêter à une profession fixe, laissant dans chaque avatar une parcelle de sa fortune et de sa dignité.

. . . . . .

Un jour vint où la misère la serra de plus près. La nostalgie le prit et aussi la perpective de retrouver en France le reste de ses biens. Il n'y a avait pas à hésiter ; il revint.

La vie avantureuse où s'était écoulée sa jeunesse avait aigri son caractère ; il sentait plus que jamais la nécessité de sortir, par quelque moyen que ce fût de l'impasse où il se trouvait acculé.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'un soir il arriva à Blaville.

La nuit commençait à tomber, la route était déserte, c'était l'heure du souper. Néanmoins, craignant d'être vu, il avait pris la précaution de suivre le sentier accroché aux flancs de la falaise.

Après une heure de marche, il frappait à la porte de la maison des Quatre-As.

Le judas s'ouvrit et une voix rauque demanda :

—Qui est-là ?

—Votre neveu, Maurice Latour !

—Allons donc ! Lui voilà beau temps qu'il est mort !

—Ouvrez, vous verrez !

—Non ! non ! Les morts ne reviennent pas. Passez votre chemin.

—Mais au moins, regardez-moi.

A ce moment un rayon de lune éclaira le visage du jeune homme. Le veillard se pencha pour regarder. C'étaient bien les traits de son neveu. Il ne put retenir un cri d'étonnement ; sa main poussa le verrou, et la porte s'ouvrit devant le nouveau venu.